

KATARZYNA THIEL-JAŃCZUK

Université Adam Mickiewicz

JOURNAL DU DEHORS ET LA VIE EXTÉRIEURE D'ANNIE ERNAUX: L'ENGAGEMENT AU QUOTIDIEN

Abstract. Thiel-Jańczuk Katarzyna, «*Journal du dehors*» et «*La vie extérieure*» d'Annie Ernaux: *l'engagement au quotidien* [*Journal du dehors* and *La vie extérieure* of Annie Ernaux: *A Daily Life Involvement*]. *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXX: 2003, pp. 219-234. ISBN 83-232-1270-8. ISSN 0137-2475.

The article “*Journal du dehors*» et «*La vie extérieure*» d'Annie Ernaux: *l'engagement au quotidien*” is an analysis of Ernaux's two texts within P. Bourdieu's sociological perspective. Taking an observation of the surrounding reality, where the narrative “I” is situated, as a starting point, Ernaux distinguishes two types of everyday situations: rituals and individual activities. The former shape mass behaviour which is governed by the political and economic system, whereas the latter – labelled by M. de Certeau as «*pratiques subversives*» – subconsciously go beyond the norm-established behaviour. Both types belong to popular culture and concern people who are dominated (*dominés*). Taking their side, both word and deed, Ernaux defies the conventional structures she is entangled in by the mere fact of being a writer. Ernaux expresses this defiance in two ways. First, by rejecting the elitist notion of creator, second, through abandoning memory as a source of writing, by resigning from the genre of novel in favour of texts which deal with the synchronic movement of the narrative “I” in the world.

Avec *Journal du dehors* et *La vie extérieure*¹, ouvrages de maturité d'Annie Ernaux, l'écrivain abandonne une exploration directe de la matière autobiographique, comprise comme un dépôt d'expériences passées, pour s'intéresser à son cadre actuel de vie. Conformément à ce qu'annonce l'épigraphe empruntée à Rousseau («*Notre vrai moi n'est pas tout entier en nous*» [JD 9]) et toujours en mauvais termes avec le genre romanesque, Ernaux présente des micro-narrations retenues lors de ses déplacements entre Paris et sa banlieue, à travers lesquelles elle veut retrouver des traces d'elle-même. Mais en dehors de répondre à un besoin d'«*auto-socio-analyse*»² d'un écrivain-intellectuel en rupture avec son origine

¹ *Journal du dehors*, Gallimard, coll. Folio, Paris 1993, *La vie extérieure*, Gallimard, coll. Folio, Paris 2000. Dans la suite de notre article nous désignons ces ouvrages par des abréviations, respectivement JD et VE, accompagnées du numéro de la page.

² F. Thumerel, *Le champ littéraire français au XX^e siècle. Éléments pour une sociologie de la littérature*, Armand Colin, Paris 2002, p. 88.

sociale, ces récits laissent découvrir un projet anthropologique fondé sur la transparence des deux réalités, celle du «moi» écrivant et celle de l'univers quotidien dans lequel ce premier évolue. L'écriture du quotidien, qui apparaît comme un *modus vivendi* du «moi» dans la société, permet de médiatiser le rapport entre l'intériorité subjective de l'écrivain déterminé par son *habitus*³ et l'extériorité objective de l'univers social.

Le quotidien est manifesté dans la littérature par la présentation des états et des processus individuels projetés sur les plans officiel et social, par la concentration sur des activités élémentaires et récurrentes ainsi que par la description du cadre spatial de l'homme⁴. Une telle approche, qui donne la priorité à l'aspect répétitif du quotidien, paraît modeste face à celle que propose M. de Certeau. Pour ce sociologue, le quotidien se traduit en termes d'usage des structures socioculturelles et il doit être considéré comme un ensemble d'actes subversifs par rapport à ces structures, des «microrésistances» qui «saper la réalité massive des pouvoirs et des institutions»⁵. Individuels et non-prévus par les structures en question, ces actes sont en même temps trop faibles pour être «capitalisés» en système culturel figé et significatif. Ernaux reste sensible, nous allons le voir, aussi bien à l'aspect répétitif du quotidien qu'à l'examen des pratiques individuelles dont celui-ci se compose. Les deux situations déterminent la position différente du «moi» écrivant qui tantôt se distancie, tantôt s'identifie avec les éléments de l'univers observé, pour proposer enfin sa propre pratique subversive, à savoir, l'écriture.

1. MASSE ANONYME ET PRATIQUES SUBVERSIVES

Du rituel personnel au rituel de la masse

Décrire l'aspect répétitif du quotidien signifie se retourner vers un cadre habituel de la vie, «voir ce qu'[on] ne voyait pas», comme dit Ernaux elle-même à propos de *Journal du dehors*⁶. Le quotidien est donc ce que les sens, et particulièrement la vue, ont cessé d'enregistrer, c'est-à-dire, ce qui est passé du perceptible

³ *L'habitus*, pour Bourdieu, est un «système de dispositions à agir, percevoir, sentir et penser (...) intériorisées par les individus au cours de leur histoire» qui se manifeste inconsciemment par «le sens pratique», c'est-à-dire, l'aptitude à fonctionner dans un espace social dans lequel ces individus vivent (Cf. A. Accardo, Ph. Corcuff, *La sociologie de Bourdieu. Textes choisis et commentés*, éd. Le Mascaret, Bordeaux 1986, p. 67).

⁴ H. Gosk, *Milczenie i wymowa literackiego obrazu codzienności*, dans: *Codzienne, przedmiotowe, cielesne. Język nowej wrażliwości w literaturze polskiej XX wieku*, H. Gosk (dir.), Świat Literacki, Izabelin 2002, p. 44.

⁵ M. de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Gallimard, coll. Folio-essais, Paris 1990, p. XIII.

⁶ J. Pécheur, *Une place à part. Entretien avec Annie Ernaux*, dans: «Le français dans le monde», mai-juin 2000, p. 6-7.

à l'imperceptible. Pour le «je»⁷, le passage du perceptible à l'imperceptible coïncide avec une sorte d'appropriation du cadre et se traduit par l'emploi d'un adjectif possessif au lieu d'un article. Ainsi, «mon train» c'est celui dans lequel «je monte sans y penser, dont je connais tous les arrêts sans avoir besoin de regarder les panneaux sur les quais» [VE 32-33].

Dans les deux textes, l'auteur fait ressortir de l'imperceptible des situations et des comportements qui constituent un rituel personnel où «prendre le R.E.R.» et «faire des courses» se mettent au premier plan. En même temps, ce rituel personnel fait partie des comportements répétitifs de la masse anonyme que le «je» commence à entrevoir autour de lui. Le «je» qui tantôt s'identifie avec la masse, tantôt s'en distancie, manifeste respectivement son aspect d'usager ou d'intellectuel.

En tant qu'usager, il exprime son identification avec la masse par l'abandon du singulier de l'expression au profit de l'emploi des pronoms du pluriel «nous» et «on», par exemple, devant le distributeur de billets [JD 28], dans le parking souterrain [JD 29], ou à la consultation publique d'orthopédie [JD 37]. En même temps, le «je» abandonne les réactions spontanées et individuelles et il participe aux réactions partageables, fondées sur un code tacite. Voici dans la salle d'attente chez le dentiste, les patients deviennent des témoins involontaires d'une plaisanterie grossière. Le «je», qui fait partie des patients, partage alors leur gêne: «Ce que, seul, on aurait surpris avec amusement et curiosité, à plusieurs devenait obscène» [JD 51].

En tant qu'intellectuel, le «je» manifeste dans les deux ouvrages une distance analytique par rapport à l'univers dans lequel il vit, née d'une habitude de «ne pas s'abandonner seulement à la sensation» [JD 36]. Apprise, cette capacité d'analyse fait partie de l'*habitus secondaire* de l'écrivain et lui permet de déterminer la nature des relations sociales dans l'univers observé. Signalons au passage que l'extériorisation de la formation intellectuelle de l'auteur l'amène à reconnaître son *habitus primaire*⁸, déterminé par une origine plébéienne. Ernaux, qui n'ignore pas la théorie de Pierre Bourdieu⁹, présente constamment ces relations en tant que rapport entre les *dominants* et les *dominés*, ce qui lui ouvre la voie à une réflexion philosophico-sociologique. Un tel rapport s'établit chez elle à un niveau microsocial, par exemple, entre les hommes et les femmes (un jeune homme handicapé au supermarché se trouve dans une position de dominé par rapport aux

⁷ Dans les deux ouvrages, le «je» est parfaitement identifiable à la personne de l'auteur réel.

⁸ Par l'*habitus primaire* Bourdieu comprend l'ensemble des propriétés acquises au sein de la famille grâce auxquelles le sujet social se rend compte de ses capacités à l'intérieur d'un champ social. L'*habitus secondaire* renvoie aux jugements et aux comportements incorporés lors d'une formation scolaire, universitaire ou professionnelle (Cf. F. Thumerel, op. cit., p. 40). Ajoutons que chez A. Ernaux le conflit entre les deux *habitus* est à l'origine de l'écriture.

⁹ «Bourdieu analyse implacablement, lumineusement ce que j'ai vécu, senti. En quelque sorte, ces deux livres [*Héritiers* et *La Reproduction*] me permettent de relier les différents points de réflexion, les expériences des années qui précèdent mon mal-être social, et ils me poussent dans la direction d'écriture que je sens». Entretien avec A. Ernaux du juin 2001, *ibid.*, p. 89.

jeunes caissières [JD 50]) ou entre les membres d'une famille (une jeune fille insulte sa mère dans le métro [VE 33-34]). Les deux situations font en même temps partie des actes individuels dont parle de Certeau puisqu'elles subvertissent l'ordre social conventionnel où les hommes dominent les femmes et les parents dominent les enfants.

Le rapport entre les dominants et les dominés s'instaure également à un niveau macrosocial et il oppose la masse aux élites (économiques ou politiques). La masse anonyme, qui ressort de l'imperceptible grâce à l'examen du quotidien par le «je», s'avère alors la victime d'un déterminisme mis en branle par le système socio-économique. Il se peut néanmoins, nous allons le voir ci-dessous, que la masse, détentrice des comportements rituels et conventionnels, constitue elle-même le cible des actes subversifs.

Sacrum de supermarché: de la sociologie à la poésie du quotidien

C'est en faisant des courses que le «je» découvre le caractère inoffensif de la masse de consommateurs face à la machine commerciale, désindividualisante et déshumanisante. Celle-ci, autant puissante qu'anonyme, adopte différentes stratégies de vente qui visent un public massé et qui jouent sur son désir de posséder. Le «Journal d'annonces» que le «je» reçoit gratuitement [JD 30] est à ce titre très significatif parce qu'il présente la société à travers ses désirs.

Pour éveiller ou renforcer le désir de posséder, le système commercial, représenté dans les deux ouvrages d'Ernaux par les supermarchés, crée l'illusion d'accessibilité à tous les biens [VE 29]. En exposant l'abondance et la beauté des produits, l'hypermarché Auchan adopte une stratégie de séduction fondée sur l'image d'un Eden biblique perfectionné où l'idée du fruit défendu est effacée («TOUT SE MANGE», constate le «je» [VE 29]). L'organisateur de la vie quotidienne de la masse, ce système tente de s'insinuer dans les domaines qui ne sont pas réservés à une relation commerciale. En se démontrant soucieux de ses clients [JD 17-18] et en leur assurant un substitut de *sacrum* (VE 29), il devient à la fois tout-puissant, omniprésent et nécessaire, non seulement capable d'assouvir leurs besoins élémentaires, mais aussi spirituels:

Le centre commercial est devenu le lieu le plus familier de cette fin de siècle, comme l'église jadis. (...) Les gens [y] cherchent quelque chose qui les aide à vivre, un secours contre le temps et la mort [VE 127].

Il est également significatif que le supermarché Leclerc ressemble, aux yeux du «je», à «une cathédrale de verre» [JD 50].

Quoiqu'il inverse l'image de l'Eden biblique, le système ne veut pas pourtant passer pour préconiseur de l'anarchie, mais au contraire pour créateur et défenseur d'une nouvelle loi, ce qui s'exprime par le respect de l'ordre de faire des courses:

prendre un panier ou un caddie, arpenter les rayons, tendre la main vers l'objet, le saisir, le déposer dans le caddie ou le remettre en rayon, se diriger vers la caisse, payer [VE 105].

Ayant établi de nouveaux rituels, le système commercial sait également les inculquer aux consommateurs. Il prétend ainsi jouer auprès des clients un rôle d'éducateur:

L'hypermarché désire cultiver les clients – ou montrer qu'il a une fonction éducative [JD 58].

Les médias deviennent l'exécuteur de la nouvelle loi: le «je» démasque leurs prétentions à devenir porteurs d'une morale («La morale vient de la radio, par spots» [VE 40]), ce qui dissimule en fait leur course après l'auditeur-consommateur, c'est-à-dire, leur participation au système d'échange commercial fondé sur le désir. Une sorte de religion du désir s'établit, sanctionnée par un rituel dominical d'écoute de l'émission appelée «La valise». [JD 97-99] Ce jeu radiophonique séduit les auditeurs par une importante somme d'argent qu'ils peuvent recevoir à condition d'écouter régulièrement la station RTL. Une jeune femme que le présentateur surprend en flagrant délit de ne pas avoir suivi l'émission désobéit ainsi à un nouveau commandement. La femme sollicite le pardon et promet de se corriger:

La femme voudrait qu'on lui pardonne sa faute. Tant de rêve offert et retiré dans le même instant. – Vous me promettez d'écouter RTL ? – Oh ! oui je vous promets! [JD 99].

En adoptant des moyens de contrôle omniprésents qui, à travers les médias, s'insinuent dans le privé de la masse, le système légitime l'exhibition du privé au nom d'une connivence qu'il tente d'instaurer au sein de la grande famille de consommateurs. Dans une société où chacun est frère, les *reality shows* deviennent ainsi le lieu d'une confession publique, l'occasion de s'épurer des péchés de désir mal tournés [VE 17-19].

Le «je» dans le rôle du sociologue découvre que le conflit des classes se joue actuellement au sein du groupe de consommateurs. Hétérogène, ce groupe est différencié en fonction de son potentiel d'achat traduit par la présence des marques [VE 133] et des boutiques réservées à une clientèle riche. Cependant ces dernières, quoiqu'elles ne s'adressent pas aux consommateurs de masse, élaborent également leurs stratégies de vente qui visent à répondre aux désirs individualisés de la bourgeoisie (par exemple, la forme de la glace que choisit une cliente bourgeoise). Les petites boutiques et les supermarchés favorisent au contraire des comportements répétitifs des clients et, en jouant sur des rituels sociaux (tel le repas familial), ils gratifient leur fidélité (ainsi, la marque Singer se présente comme «l'ami sincère» [VE 23], des clients habitués sont mieux accueillis [JD 41]). Ils participent, les unes et les autres, à un système commercial global dont l'objectif unique est vendre. Ainsi, sanctionner la différence des classes est une autre stratégie de séduction, et le système ne défend l'égalité des consommateurs que face à leur devoir commun, celui de payer:

Au regard du marketing, nous existons seulement dans le moment où s'échangent des paquets de lessive et des yaourts contre de l'argent [VE 52].

Le «je» qui démasque les mécanismes de séduction est pourtant lui-même consommateur et usager de différents espaces commerciaux. En se solidarissant avec la masse qui devient inconsciemment la victime du système, le «je» adresse un regard critique aux clients bourgeois. Ceux-ci deviennent l'objet de la satire lorsque le «je» déclare qu'une nourriture recherchée remplace chez eux le désir sexuel ([JD 92], [VE 17]). Contrairement donc à la bourgeoisie qui nécessite de moyens de satisfaction sophistiqués, le désir reste vif chez les consommateurs de masse (ce que prouvent, entre autres, les journaux d'annonces déjà évoqués). Le «je» partage avec la masse ce désir élémentaire de posséder qu'il voit s'éveiller lors des promenades dans des centres commerciaux et qui est aussitôt rationalisé par son *habitus secondaire*:

Etat étrange où j'ai envie de toutes ces fringues, indistinctement, où la chose la plus importante et urgente est d'acheter un manteau ou un sac. Au dehors, mon désir tombe [JD 31-32].

Cependant, le rationalisme du «je» dénonce des techniques de séduction plutôt que le désir même. D'une part, pour le «je» le désir constitue une partie de son être extériorisée par les centres commerciaux, d'où la disparition d'un magasin équivaut à la «disparition d'une partie de soi, la plus désirante» [VE 15]. D'autre part, le désir, en se focalisant sur le réel, permet d'atteindre la vérité de ce réel – qui est en même temps une façon d'intérioriser l'extérieur. La phrase lue par le «je» sur la copie d'un étudiant: «La vérité est liée à la réalité» [JD 31] est ici significative. La vérité exclue toute forme de déguisement, sinon d'exhibition, d'où la dénonciation des *reality shows* qui ne sont nullement «réels», puisqu'ils recherchent un côté extraordinaire de la vie. C'est ainsi que le «je» exprime sa déception après avoir suivi une telle émission:

Sensation étrange que cette «réalité» (...) n'était pas vraie, c'est-à-dire, que la vérité des gens, de l'histoire n'était pas atteinte [VE 19].

Si donc la quête de la vérité se tourne vers le réel, il n'y peut être question que d'un réel ordinaire, celui de tous les jours. En même temps le désir qui permet d'atteindre le «vrai» réel constitue également, pour Ernaux, l'essence de la poésie:

Il me semble que [la poésie] est justement, seulement, un désir, celui d'atteindre par les mots le cœur du réel, de tous ce qu'il y a dans les autres désirs et leur inachèvement. Un désir qui traverse toute la littérature, sans distinction de genres et qui se confond pour moi avec celui d'écrire¹⁰.

En tournant son désir vers le réel et en manifestant sa fascination plutôt par l'ordinaire que par l'extraordinaire, Ernaux met en relief l'aspect poétique du quo-

¹⁰ La réponse d'A. Ernaux à l'enquête de D. Leuwers auprès des écrivains: «De quelle façon éprouvez-vous ou avez-vous éprouvé le désir de la poésie? Vocation? Coup de foudre? Frôlement passager? Sollicitation dérangeante?», dans: «Poésie/première», n° 17, Editinter (source: Internet, <http://poesiepremiere.free.fr>).

tidien. Le passage ci-dessous illustre son émerveillement par un bonheur simple manifesté par une jeune fille en train de regarder ses achats:

Une jeune fille déballe ses achats dans le R.E.R., un chemisier, des boucles d'oreilles. Elle les regarde, les touche. Scène fréquente. Bonheur de posséder quelque chose de beau, désir de beauté réalisé. Lien aux choses si émouvant [JD 87].

Le «je» près d'un salon de lingerie ne résiste pas lui-même à la beauté des sous-vêtements exposés ni à l'envie de les toucher [JD 96]. Il découvre en même temps qu'un objet, même s'il n'est pas un objet d'art, peut être la source d'une satisfaction esthétique. Celle-ci, née du plaisir d'un contact direct, sensuel, avec l'objet, éveille le désir de le posséder. Une telle esthétique relève de la tradition carnavalesque et elle s'oppose aux esthétiques classiques qui impliquent une distance cognitive entre le sujet et l'objet¹¹. Selon Ernaux, la beauté du quotidien, fondée sur une acception «primitive» du désir, est vantée le mieux par les chansons populaires qui évacuent la plus grande dose de désir: «On ne sort pas du désir dans la chanson (...)» [JD 62] constate le «je». Les chansons qui reflètent «la vie réelle d'un grand nombre de gens» [JD 66] et capables de redonner la vie au «je» [JD 62], sont ainsi porteuses d'un «vrai» désir et elles répondent au besoin de la «vraie» réalité recherchée par le «je». En même temps, en reconnaissant dans le désir son aspect sensuel, elles ébranlent le système commercial qui a réduit ce désir à un outil désindividualisé. Le «je» qui retrouve dans les chansons l'expression d'une «allégresse» et d'une «convivialité populaire» [JD 66], participe également, grâce à son désir et grâce à son amour pour les chansons, à la subversion dirigée contre le système manipulateur.

Des pratiques subversives au «je» engagé

Comme il a été dit ci-dessus, le quotidien ne se compose pas seulement de comportements répétitifs qui débouchent sur des rituels de masse, mais il est constitué également d'actes individuels qui s'imposent avec un examen plus attentif de l'extérieur. Ernaux découvre différentes «manières de faire» (de Certeau) qui, adoptées par certaines personnes, se fondent sur des formes variées de comportements déplacés.

Le «je» décèle lui-même un mécanisme de déplacement, fondateur d'un acte subversif, quand il aperçoit, dans un magasin, une femme en train de voler une paire de bas:

Je comprends brusquement qu'elle vient de voler un collant. Puisque je ne l'observais pas spécialement, une anomalie dans la succession attendue de ses gestes – fourrer l'objet dans son sac au lieu de le tenir à la main en se dirigeant vers la caisse – a dû m'alerter inconsciemment [VE 15].

¹¹ Une telle conception de l'esthétique est proposée par P. Bourdieu dans *La Distinction*. Cf. M. Featherstone, *Postmodernizm i estetyzacja życia codziennego*, dans: *Postmodernizm. Antologia przekładów*, R. Nycz (dir.), Wyd. Baran i Suszczyński, Kraków 1996, p. 315.

A la lumière de ce passage, un comportement déplacé peut être défini comme un écart entre un comportement attendu et un comportement réel. Le déplacement s'effectue par rapport à une norme dont le détenteur est la masse anonyme et il est sanctionné tantôt par son regard réprobateur, tantôt par son indifférence simulée. C'est ainsi que les passagers dans le métro tentent de ne pas regarder deux clochards en train de se disputer (Ils «font comme s'ils n'entendaient rien» [JD 105]). La norme est en fait un système de comportements conventionnels, non-codifié et reposant sur une entente tacite entre les usagers qui se plient souvent à un système plus puissant (par exemple, au système commercial déjà évoqué).

La norme est involontairement transgressée par des individus qui sont usagers et non pas producteurs du système. D'un côté, de petits actes individuels s'imposent au «je» à cause de leur anomalie par rapport à une norme objective, d'un autre côté, leur repérage dans le quotidien est toujours dicté, nous l'avons déjà signalé, par l'*habitus* du «je». Ces actes, multiples et inattendus, prouvent ainsi une infinie inventivité des usagers et ils peuvent être classés selon certaines catégories de transgression.

Or, au tout premier plan se mettent des comportements déplacés par rapport au code de la bonne conduite. En dehors des comportements qui dépassent de façon élémentaire ce code (par exemple, regarder quelqu'un avec insistance [JD 81] [JD 71], parler très fort dans un lieu public [JD 49], exprimer publiquement son mécontentement [VE 21], etc.), Ernaux attire l'attention sur différentes formes d'exhibition de l'intimité des individus (des soins de beauté dans le train [JD 14], [VE 12], [VE 103], une dispute [VE 33-34], un couple en train de se caresser dans le métro [JD 91]). D'autres comportements déplacés font preuve d'une inconsciente provocation sexuelle ou d'un mauvais goût (une façon perverse de mâcher le chewing-gum [JD 43], le collant inconvenant d'une petite fille dans le train [VE 10], le vêtement séduisant d'une fille de trois ans [JD 64]). Un jeune vendeur qui sert le client tout en continuant d'écouter la RTL [VE 70-71], ainsi que la jeune caissière qui bavarde avec ses collègues [JD 91] négligent une relation conventionnelle entre le vendeur et le client. De même, l'apparition d'une personne jeune et solitaire dans une boutique réservée aux clients qui se plient aux rituels de famille bouleverse «un certain ordre social et commerçant» [JD 43]. Tous ces actes se situent à la limite de l'ignorance du code et d'une provocation plus ou moins consciente.

Une autre catégorie de situations subversives repérées par Ernaux se produit en opposition à un système non-codifié de vie dans une grande ville: ainsi une vieille femme qui aborde le «je» dans la rue [VE 45-46] rompt avec l'anonymat et l'indifférence qui dominent dans les métropoles. La jeune fille qui marche sur le quai du métro «accrochée au bras de sa mère» [VE 31] insinue dans la réalité urbaine un «geste provincial», rappelant l'importance culturelle du parent, disparue des habitudes de la grande ville. Mais la subversion de type provincial, à laquelle Ernaux est particulièrement attentive puisqu'elle sollicite son *habitus primaire*, porte sur la

langue. L'écrivain se met à dépister chez différents usagers des écarts «populaires» par rapport à une langue standardisée et dont elle est capable de rendre compte grâce à son *habitus* secondaire:

Paroles (...) absentes des journaux et des livres, ignorées de l'école, appartenant à la culture populaire (originellement la mienne – c'est pourquoi je la reconnais aussitôt) [JD 70].

D'autres exemples apparaissent en particulier dans *Journal du dehors* ([JD 86, 72-4, 70]).

Enfin, une dernière catégorie d'actes subversifs renvoie aux «pratiques» scripturaires, à savoir, les graffiti. Ceux-ci sont l'expression tantôt d'humeur («COUCU» [VE 65]), tantôt de satire («Chambre des députés» avec le «des» rayé, [JD 71]) ou d'engagement («Algérie, je t'aime» [JD 85]). En même temps, ces inscriptions oscillent subrepticement entre un acte subversif et une stratégie, tels que les comprend Bourdieu. L'acte subversif n'est pas une pratique calculatrice mais la manifestation d'une «docte ignorance», d'une «habileté qui ne se connaît pas»¹² des usagers, tandis que la stratégie est une pratique conjoncturelle et intentionnelle. Des actes subversifs, politiquement ou économiquement neutres, Ernaux passe à la description des actes accomplis par des groupes de marge et qui dénoncent l'ensemble de la société, détentrice massée de la norme, ainsi que le système politico-économique actuel. Sans constituer une force politique combattante (quoique Ernaux soit consciente du danger que représente une pauvreté massée [VE 45]), ces groupes devinent cependant que leur existence (c'est-à-dire, l'aumône) dépend d'un regard approuvateur de la masse. D'où les différentes stratégies d'exhibition qu'ils adoptent (cynisme [JD 87], humeur [JD 78-79], ironie [VE 35], etc.) dans le but de devenir perceptibles. Les clochards s'avèrent d'intelligents et spontanés connaisseurs de la société, joueurs d'un pacte entre les clochards et les non-clochards qu'ils savent saper sans être capables de l'abolir politiquement. Un clochard de la ligne RER Cergy-Paris est ici caractéristique:

L'humeur plaît, les gens rient. Il reçoit beaucoup d'argent (...) Excellence de cette stratégie où les places sont respectées: je suis clodo; je bois et je ne travaille pas, tout le contraire de vous. Il ne dénonce pas la société mais la conforte. C'est le clown, qui met une distance artistique entre la réalité sociale, misère, alcoolisme, à laquelle il renvoie par sa personne, et le public-voyageur. Rôle qu'il joue d'instinct avec un immense talent [JD 78-79].

La même impuissance marque les jeunes qui, porteurs de comportements anarchisants et non-conformistes, dénoncent le système économiquement et socialement injuste. Ils manifestent également leur résistance contre certaines pratiques discriminatoires qui les font considérer *a priori* comme de naturels délinquants. Leur attitude s'oppose d'abord contre les autorités politiques locales qui les excluent de la société, ensuite contre le système commercial qui reconnaît la différence des classes et qui manipule la société, enfin contre la société elle-même qui, au nom du respect de la norme, les enferme dans des établissements spécialisés:

¹² M. de Certeau, op. cit., p. 90.

Ce ne sont pas les biens qu'ils veulent d'abord, mais le plaisir: de la transgression, du shit, etc. [VE 132]

Les jeunes «de la banlieue» pratiquent une transgression totale qui traduit leur refus d'intégrer une société fondée sur la reconnaissance d'une différence «de nature» [VE 130] entre ses membres.

En examinant des pratiques subversives quotidiennes, Ernaux découvre des situations dans lesquelles la norme dégénère. Du côté des dominants, la norme est ainsi remplacée par l'idéologie ou l'indifférence (une femme noire dans la boutique Hédiard [JD 75], les journaux des SDF que les gens ne veulent plus acheter [VE 64]). Du côté des dominés, elle est suppléée par des comportements déplacés:

A partir de quand, lorsqu'on n'a plus de domicile ni de travail, le regard des autres ne nous empêche plus de faire des choses naturelles mais déplacées au-dehors de notre culture. Par quoi commence l'indifférence à un «savoir-vivre» appris enfant à l'école, à la table familiale, quand l'avenir était un grand rêve le soir en s'endormant [JD 100].

Une exhibition permanente de l'intimité n'est plus, dans ce cas précis, une forme d'usage de la norme, mais le signe d'une extrême déréliction. D'une manière générale, la déréliction est le résultat d'une non-contiguïté absolue et constante à la norme représentée par la société et derrière laquelle se dissimulent des mécanismes politico-économiques. Leurs victimes, inoffensives et silencieuses, peuvent se recruter parmi différents groupes sociaux (une vieille femme égarée dans un centre commercial [JD 61] ou des enfants morts de faim [JD 63]). Au centre d'intérêt de l'écrivain est ainsi un groupe varié de mendiants qui représentent différentes formes de déréliction. C'est particulièrement avec eux que l'auteur se solidarise:

Les sans-papiers et les sans-logis, les chômeurs ne suscitent qu'indifférence. C'est du malheur lent, isolé, aux raisons multiples, qui ne fait pas spectacle. (...) Ce malheur-là réclame une autre chose que des colis [VE 141].

L'engagement de la parole d'écrivain au nom des plus démunis est une forme de lutte contre l'indifférence de la masse.

«Je» engagé

L'engagement du «je» s'accompagne d'une émotion et il tourne principalement autour des trois situations d'actualité: la guerre en Bosnie [VE], la situation des chômeurs en France et le racisme.

Le «je» manifeste ses choix politiques et idéologiques qui rejoignent un discours traditionnel de la gauche. Sa sympathie pour François Mitterand [VE 71] et la méfiance vis-à-vis du nouveau président Jacques Chirac [VE 64] sont ici également significatives. Les postulats du mai '68 perdurent dans les deux ouvrages: le «je» trahit ainsi un penchant pour la libéralisation des mœurs (sexualité, euthanasie [VE 60]) et de la loi (le «je» participe à la manifestation contre la loi Debré), ainsi que pour l'abolition des différences sociales. Si dans *Journal du dehors* l'auteur fait

ressortir plutôt l'opposition entre, d'un côté, la masse de consommateurs et, d'un autre côté, une machine commerciale, dans *La vie extérieure* elle décrit le rapport entre les dominants et les dominés selon les catégories d'une lutte des classes. Ainsi, les médias qu'elle trouve avoir pris parti des dominants, éveillent chez elle la haine [VE 87], et la grève dans l'usine de Renault en Belgique est l'occasion de se solidariser avec les ouvriers et de culpabiliser les propriétaires:

En clair, cela veut dire que des hommes sont rayés d'un trait pour que d'autres, les actionnaires, s'enrichissent. (...) On nous montre les ouvriers licenciés, jamais les actionnaires, invisibles comme l'argent [VE 89].

Par ailleurs, si dans *Journal du dehors* Ernaux ne se préoccupe pas de l'origine sociale des mendiants, dans *La vie extérieure* elle constate qu'ils se recrutent, dans la majorité des cas, parmi les chômeurs qu'elle croit victimes du système capitaliste délaissées par les élites politiques et par la société: «personne ne défile contre le chômage» [VE 85].

En restant fidèle au discours de gauche, elle refuse de penser en termes d'économie de marché, c'est pourquoi, par exemple, les magasins ne sont pas considérés en tant que lieu d'un échange commercial, mais celui d'une manifestation directe de la différence des classes (ex. [JD 24-25], [JD 42]). Malgré les tentatives de la bourgeoisie pour dénoncer la différence économique et sociale au nom d'un *political correctness* (par exemple, un ministre ou une institutrice bourgeois avouent avoir une origine prolétaire), celle-ci perdure, d'après Ernaux, dans la langue. C'est à travers la langue que s'effectue la catégorisation de la société en «petites gens» et en «grandes gens», ces derniers manifestent leur suprématie avant tout par une façon particulière de prononcer les mots ([VE 104]). Les élites, usagers conscients de la langue, prétendent également d'«éduquer le peuple» [VE 71], en passant pour gardiennes de la culture. L'infériorité des ouvriers se traduit en revanche par un emploi maladroit et rude de la langue, parsemée en plus d'expressions stéréotypées des syndicalistes [JD 52].

Ne voulant pas admettre que différentes formes d'exclusion deviennent norme, l'auteur se livre à une lutte contre l'indifférence dont le quotidien apporte le risque («Familiarité (...) use l'intérêt» [VE 138], «Le discours raciste se banalise...» [VE 134], «Sentiment de m'habituer à la vision de toutes les souffrances de cette guerre» [VE 139]). Une curiosité d'intellectuel pour l'actualité sociale et politique (la situation des chômeurs, la guerre en Bosnie, etc.), dictée par son *habitus secondaire*, est en effet insuffisante [VE 12]. Lors de la manifestation contre la loi Debré [VE 84-85], le «je» renonce à intégrer le cercle élitiste d'écrivains et il choisit de se confondre avec la masse de manifestants. La solidarité avec les marginaux permet au «je» de se distancier du milieu d'écrivains repliés sur la création de leur image commerciale (par exemple, lors du salon du livre Pen Club [VE 37]). L'engagement promu par Ernaux est total, c'est-à-dire, il comprend aussi bien la personne de l'écrivain que son écriture. Signe de compassion et de solidarité

avec les plus démunis («Besoin de me mesurer aux formes extrêmes de la déréliction comme s'il y avait une vérité qu'on ne puisse connaître qu'à ce prix» [VE 124]), l'engagement paraît au «je» la forme la plus efficace de les faire ressortir de l'imperceptible.

Or, la stratégie du «je», élaborée lors de l'observation du quotidien, consiste à adopter des comportements déplacés par rapport à une norme qui désigne le rôle et le statut d'un intellectuel. Toujours fidèle aux idées du mai '68, le «je» plaide, par exemple, pour une femme arabe qui risque d'être expatriée [VE 122]. De plus, il désobéit, par sa présence au bureau d'aide sociale, à un ordre conventionnel qui réserve cet espace aux plus démunis [VE 110]. La transgression d'une norme dégénérée à côté d'un plaidoyer pour les marginaux paraît la forme la plus honnête de l'engagement, le silence n'y est efficace que lorsqu'il devient l'outil de la masse (par exemple, lors des manifestations). Pour combattre l'indifférence le «je» fait également recours à la satire. Une blague sur les bombardements à Sarajevo peut être ainsi une façon de garder la mémoire de ces événements: «Ecrire cette histoire n'est peut-être pas la pire façon de ne pas oublier la guerre en Bosnie» [VE 72]. En même temps, l'auteur subvertit une vision traditionnelle de l'histoire, quand elle fait ressortir ses moments non-officiels qui ne s'accumulent pas dans la mémoire collective (par exemple, les affiches sont pour Ernaux «les signes de l'histoire présente que la mémoire ne retient pas – ou juge indigne d'être retenus» [VE 50]).

2. ECRITURE COMME UNE PRATIQUE SUBVERSIVE

Contre une littérature institutionnalisée

Une écriture qui prétend repérer les «peurs et désirs du moment» [VE 50] et qui se replie sur le quotidien devient elle-même un acte subversif par rapport à une littérature institutionnalisée, et cela dans deux sens.

Premièrement, en manifestant un désir de rester «au-dessous de la littérature»¹³, Ernaux désapprouve «des signes extérieurs, des preuves matérielles» [JD 53] d'être écrivain et elle refuse de se plier à un code fondé sur une série de comportements extraordinaires:

(...) la vie d'écrivain: la liberté, le sentiment de faire partie d'une population à part, supérieure (...) l'effort tenace de s'arracher une page par jour, cette souffrance que les autres ne peuvent pas connaître, participe de l'excellence de cette vie [VE 115].

La présence dans les deux ouvrages cités d'un quotidien autobiographique de l'auteur, qui ne diffère nullement de celui d'«une femme seule (...) dans la région parisienne» [VE 99], peut être considéré d'un côté comme une façon de se soli-

¹³ A. Ernaux, *Une femme*, Gallimard, coll. Folio, Paris 1988, p. 23.

dariser avec les dominés, et d'un autre côté traduit le désir de rompre avec une vision élitiste de la vie d'écrivain. L'auteur avoue dans un entretien: «Rien ne me déplaît plus que le pathos autour de la création littéraire»¹⁴. Sa façon d'écrire, sur le verso des pages déjà utilisées¹⁵, prouve une certaine simplicité qui accompagne son effort artistique. Ernaux est en même temps consciente du risque qu'apporte l'institutionnalisation de l'écriture. Faire partie d'un patrimoine culturel va bien souvent à l'encontre d'une pratique de lire: «Dans soixante ans, il ne restera peut-être de ce que j'ai vu, aimé, joui, qu'un tas de feuilles imprimées qu'on ne consulte que pour une thèse» [JD 97].

Son activité littéraire, qui relève d'une «habitude de mettre en mots le monde» [VE 32], appartient alors aux actes quotidiens et authentiques, et semble s'opposer aux stratégies d'écriture qui dissimulent maladroitement le statut dominant de l'écrivain ou de l'écriture. D'où la méfiance d'Ernaux par rapport à une «écrivaine» qui élabore une stratégie modélée sur les démunis: «Ecrire, c'est choisir de déchoir», dit-elle, «jouant longuement à l'écrivain maudit, victime d'une déréliction sociale (...)», alors que la vraie déréliction «n'a pas de mots et ne se choisit pas» [JD 94]. Conformément à la structure des rapports sociaux déterminée par Bourdieu, l'écrivain est toujours, intellectuellement, du côté des dominants, mais il peut atténuer la distance avec les dominés en devenant leur porte-parole.

Deuxièmement, la subversion porte sur le projet d'une œuvre finie et close. Ernaux dénonce d'un côté «un travail long et construit» qui pourtant la tente dans des ouvrages ultérieurs [JD 85]. D'un autre côté il est impossible de refuser à *Journal du dehors* et à *La vie extérieure* tout travail de style ou de composition. Dans le premier texte, par exemple, un effet de clôture est créé grâce à la dernière séquence [JD 106-107] qui renoue avec le message de l'épigraphe. Dans le second, l'une des dernières séquences reprend les mots du titre [VE 144]. De plus, le style «plat» que l'on reproche parfois à Ernaux est en fait consciencieusement élaboré¹⁶. En même temps, ces deux ouvrages qui répondent au besoin de l'auteur de «transcrire les scènes du R.E.R., les gestes et les paroles pour eux-mêmes, sans qu'ils servent à quoi que ce soit» [JD 85], témoignent d'un effacement extrême de l'auteur du texte et de la dissolution du «je» dans l'extérieur.

Une écriture nomade

Ecrire le quotidien signifie pour Ernaux se confondre avec son cadre de vie. Celui-ci varie au fur et à mesure des déplacements du «je». Le parcours du «je» dans les salles de la Bibliothèque de la Sorbonne est ainsi représentatif pour les deux ouvrages parce qu'il trahit la présence d'une adéquation entre l'écriture et la marche:

¹⁴ J. Pécheur, op. cit., p. 6-7.

¹⁵ Cf. M. F. Savéan, «La place» et «Une femme» d'Annie Ernaux, Gallimard, coll. Folio, Paris 1994, p. 179.

¹⁶ Ibid., p. 90.

(...) Une flèche indique la salle de lecture. On traverse la salle des fichiers et on avance encore dans des couloirs qui bifurquent plusieurs fois. Les murs sont tapissés de livres enfermés derrière des grillages. (...) Sensation de passer devant un vieux livre poussiéreux. Au bout, la salle de lecture plongée dans le silence [JD 96-97].

L'auteur réussit à créer l'effet de synchronie non seulement entre le lecteur et le texte, mais avant tout entre le «je» et l'écriture, cette dernière visant à rendre la progression du «je» dans l'espace. L'écriture qui reproduit le sens de la marche devient une «pratique de l'espace»¹⁷, ce dernier renvoyant, dans les deux ouvrages, à Paris et à sa banlieue. L'écrivain, qui présente surtout la «substance» [JD 47] de la ville (toilettes publiques, parkings, supermarchés, gares, couloirs et rames du métro etc.), subvertit l'idée d'une ville-microcosme, d'un organisme complet et complexe. La ville devient la source d'un émerveillement poétique qui relève de l'esthétique du quotidien déjà évoquée. Lors d'une promenade, le «je» découvre, par exemple, la beauté ordinaire du quartier des Juilliottes:

J'ai revu, à droite, les pavillons de banlieue (...), à gauche des immeubles, l'immense parking. (...) Après l'hôtel des impôts, j'ai senti l'habituelle odeur douceâtre, sans doute une entreprise des produits chimiques. Vers le fond de la rue (...) davantage des petites maisons, un café PMU, un atelier de pose de pare-brise, un pavillon aux persiennes closes derrière une grille (...) c'est le jour de congé et il fait beau. J'ai commencé d'aimer cette rue de Maisons-Alfort, dans une banlieue que je ne connais pas [VE 47-48].

Nous retrouvons dans ce passage l'intérêt à la Benjamin pour les éléments ordinaires de Paris, la sensibilité aux aspects urbains peu signifiants. Si donc le «je» rappelle, à cause de son inclination à entrevoir la beauté des endroits peu insolites, un écrivain-flâneur benjaminien, leurs objectifs restent pourtant bien différents. Benjamin, qui déclare engager «le combat contre la dispersion»¹⁸, s'abaisse à la quotidienneté pour réaliser en fait une ambition herméneutique, celle de la construction du sens à partir d'une réalité d'en-bas. Ernaux, au contraire, quoiqu'elle manifeste, dans un premier temps, une distance d'intellectuel par rapport à l'univers dans lequel elle se déplace, elle finit par se reconnaître elle-même dans cette réalité fragmentée:

Qu'est-ce que je cherche à toute force dans la réalité? Le sens? Souvent, mais pas toujours, par habitude intellectuelle (apprise) de ne pas s'abandonner seulement à la sensation: la «mettre au-dessus de soi». Ou bien, noter les gestes, les attitudes, les paroles des gens que je rencontre (...). Peut-être que je recherche quelque chose sur moi à travers eux (...) [JD 36-37].

L'abandon d'une activité cognitive («je cherche») au profit d'une activité purement scripturaire («noter») est ici très significatif: le «je» renonce à son ambition analytique (qui est une manifestation de son *habitus secondaire*) pour se con-

¹⁷ M. de Certeau, op. cit., p. 163.

¹⁸ W. Benjamin, *Paris, Capitale du XIX^e siècle*, Le Livre des Passages, Cerf, Paris 1997, p. 228. Cité dans: «Magazine littéraire», n° 408, avril 2002, p. 54.

centrer sur la présentation des «rapports du quotidien»¹⁹, c'est-à-dire, des scènes et des situations enregistrées par une conscience errante. Dans un tel contexte, décrire son cadre répond à un besoin élémentaire de délimiter un espace de vie:

Expérience: parcourir par la mémoire le territoire qui m'entoure, décrire et délimiter ainsi l'étendue de l'espace réel et imaginaire qui est le mien dans la ville [VE 97].

Ce passage rend parfaitement compte du rôle territorialisant de l'écriture: celle-ci est en même temps la façon unique de l'existence du «je» dans l'espace. Par conséquent, les types d'espace parcouru par le «je» informent sur son profil social et intellectuel. Ainsi, centres commerciaux, parkings, gares, trains, métro, salon de coiffure non seulement trahissent ses besoins élémentaires, mais aussi le déterminent en tant que membre de la masse anonyme. Au contraire, Université-Nanterre, galerie de peinture, atelier de photographie, bibliothèque de la Sorbonne, salon du livre de Pen-Club, etc. soulignent son aspect intellectuel.

Déterminé par la ville, «noire, vide, malfaisante» [JD 47], le «je» ne réussit pas à la maîtriser par le biais de l'écriture:

Je vis dans la Ville Nouvelle depuis douze ans et je ne sais pas à quoi elle ressemble. Je ne peux pas non plus la décrire, ne sachant pas où elle commence, finit, la parcourant toujours en voiture [JD 64] (c'est nous qui soulignons).

La connaissance de l'espace urbain qui s'effectue au fur et à mesure de la marche n'apporte pas une vision globale de la ville. Le «je» favorise ainsi une perspective d'en-bas de l'errance, ce qui témoigne de sa solidarité avec les autres dominés (par exemple avec des enfants [JD 29] ou des vieux [JD 61] inoffensifs et égarés au milieu de différentes constructions urbaines).

Une écriture qui équivaut à la marche et qui devient ainsi un processus de la production du texte rompt avec une conception traditionnelle de la *mimesis*. Elle ne peut pas imiter l'univers car celui-ci n'est connu que lors de la marche. Face à une contiguïté *quasi* parfaite de l'écriture et de la marche les deux textes d'Ernaux relèvent d'un projet totalisant et semblent viser l'idéal d'une «anthropologie parlée»²⁰ qui est la meilleure réalisation de la synchronie entre l'être-dans-le-monde et son expression. La marche, et par conséquent l'écriture, ne sont plus une façon d'imiter le monde mais un moyen de le territorialiser:

Aucune description, aucun récit non plus. Juste des instants, des rencontres. De l'ethnotexte [VE 65] (c'est nous qui soulignons).

Dans ce passage le partitif souligne la puissance expansive de l'écriture et il exclue toute possibilité d'existence de l'univers en dehors de l'activité d'écrire.

¹⁹ R. Sulima, *Antropologia codzienności*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Kraków 2000, p. 8.

²⁰ *Ibid.*, p. 8.

Or, se définissant plutôt comme un processus que comme un acte, une telle écriture désobéit à toute forme de discours «reçu» (de Certeau), qu'il soit fondé sur la mémoire ou sur le mythe considérés en tant que vestiges d'une expérience personnelle ou d'un savoir sur le monde accumulés. Ernaux, en rupture avec son origine biographique, retrouve son identité dans l'extérieur:

C'est donc au-dehors (...) qu'est déposée mon existence passée. Dans des individus anonymes qui ne soupçonnent pas qu'ils détiennent une part de mon histoire [JD 106].

Ainsi, l'écriture de la ville a un effet thérapeutique: l'abandon de l'origine est récompensé par la quête du moi dans l'ici-et-maintenant extérieur. Le quotidien parisien se supplée au mythe d'origine et à l'ontologie personnelle. En même temps, puisque la recherche de soi ne se fait plus dans ces deux ouvrages par un retour au passé, mais dans un cadre présent qui est à la fois celui de la marche et celui de l'écriture, cette dernière acquiert une valeur mythique (au sens ontologique, originaire): en dehors de la marche et en dehors de l'écriture le «je» n'existe pas. Une telle écriture, que nous pouvons appeler «nomade», est une forme contemporaine de subsistance du mythe au sens large que lui donne de Certeau:

J'entends par mythe un discours fragmenté qui s'articule sur les pratiques hétérogènes d'une société et qui les articule symboliquement. Dans l'occident moderne, ce n'est plus un discours reçu qui joue ce rôle, mais une marche qui est une pratique: écrire²¹.

*

Journal du dehors et *La vie extérieure* font partie, au même titre que d'autres ouvrages d'Ernaux, de cette production que l'écrivain elle-même situe entre la littérature, la sociologie, l'histoire et le mythe²². Nous avons vu qu'une certaine dimension poétique ne lui est pas indifférente non plus²³. D'un côté le rituel de la masse auquel elle se plie, et d'un autre côté des actes subversifs avec lesquels elle se solidarise, traduisent un désir de se retrouver elle-même corrélé avec un besoin de tendre en dehors d'elle. Ainsi, pluridiscursive, anarchisante, nomade et ouverte sur l'extérieur, cette écriture s'inscrit parfaitement dans la métaphore deleuzienne du «livre-rhizome»²⁴. En même temps, la dissolution du «je» dans l'extérieur peut être considérée en tant que forme d'une extrême solidarité avec les dominés, l'expression d'un humanisme profond de l'intellectuel.

²¹ M. de Certeau, op. cit., p. 198.

²² A. Ernaux, *Une femme*, op. cit., p. 23 et 106.

²³ A. Ernaux ajoute elle-même une composante poétique aux éléments constitutifs de son écriture lorsqu'elle déclare dans la «Quinzaine littéraire» (en mai 1989): «Je ne veux pas faire du roman, traditionnel ou nouveau, mais comme cela m'est apparu avec plus de clarté dans un dernier livre «quelque chose entre l'histoire, la sociologie et la littérature». J'ajouterais peut-être, maintenant, «la poésie». Cité par C.-L. Tondeur, *Annie Ernaux ou l'exil intérieur*, éd. Rodopi, Amsterdam-Atlanta 1996, p. 171.

²⁴ G. Deleuze, F. Guattari, *Rhizome. Introduction*, Les Editions de Minuit, Paris 1976.